



Littérature-monde en question

Natascha UECKMANN

Université de Brême

Institut postcoloniales et transculturelles (INPUTS)

D'une « littérature francophone » à une « littérature-monde en français »

La démarcation entre littérature française et francophone est-elle passée de mode ? « *Littérature-Monde* » : *New Wave or New Hype* ? C'était la question-clé d'un colloque international, qui s'est justement déroulé à l'Université de Floride¹. Loin d'aviver la querelle des mots, nous désignons par littératures francophones, les œuvres littéraires produites par des écrivains non français en langue française. Il s'agit d'une production littéraire qui est née de l'expansion et de la conquête de la France en Amérique, en Asie, en Afrique, en Europe ainsi que dans certaines îles comme La Réunion dans l'océan pacifique ou les DOM comme la Martinique ou la Guadeloupe dans la Caraïbe. Un cas très particulier est certainement Haïti, la première République noire du monde, la première « République des esclaves » en 1804 et le premier pays du Tiers-Monde avant la lettre. Le créole y est jusqu'à aujourd'hui la langue officielle, mais il existe également une grande production littéraire en français – la plupart en dehors du pays.

Littératures francophones, littérature française hors de France, littératures périphériques, littérature africaine d'expression française, littérature maghrébine en langue française, sont autant de formules pour qualifier cette ou ces littératures que nous attribuons à la plume des

¹ V. http://www.fsu.edu/~icffs/litteraturemonde_featured_writers.html.



écrivains non français. Le concept de « littérature francophone » crée une sorte d'opposition artificielle entre écrivains « français » et « francophones », reposant sur des distinctions douteuses.

En mars 2007 est paru dans *le Monde* le manifeste *Pour une littérature-monde en français* qui porte le sous-titre directif *Le manifeste de quarante-quatre écrivains en faveur d'une langue française qui serait « libérée de son pacte exclusif avec la nation »* (*Manifeste pour une littérature-monde*)². L'observation que la majorité des prix français importants a été attribuée aux auteurs d'Outre-France était le point de départ des exigences des signataires. Nous lisons dans le manifeste :

Plus tard, on dira peut-être que ce fut un moment historique : le Goncourt, le Grand prix du roman de l'Académie française, le Renaudot, le Fémina, le Goncourt des lycéens, décernés le même automne à des écrivains d'Outre-France. Simple hasard d'une rentrée éditoriale concentrant par exception les talents venus de la « périphérie », simple détour vagabond avant que le fleuve revienne dans son lit ? Nous pensons, au contraire : révolution copernicienne. Copernicienne, parce qu'elle révèle ce que le milieu littéraire savait déjà sans l'admettre: le centre, ce point depuis lequel était supposé rayonner une littérature franco-française, n'est plus le centre. Le centre jusqu'ici, même si de moins en moins, avait eu cette capacité d'absorption qui contraignait les auteurs venus d'ailleurs à se dépouiller de leurs bagages avant de se fondre dans le creuset de la langue et de son histoire nationale: le centre [...] est désormais partout, aux quatre coins du monde. Et naissance d'une littérature-monde en français (ibidem).

Tahar Ben Jelloun, Le Clézio, Maryse Condé, Dany Laferrière, Edouard Glissant, Gisèle Pineau, Amin Maalouf, Boualem Sansal, Abdourahman Waberi et beaucoup d'autres écrivains et écrivaines réclament dans ce manifeste la reconnaissance des voix francophones mondiales en tant qu'une partie d'une nouvelle « littérature-monde ». Ils postulent une

²V. http://www.lianes.org/Manifeste-pour-une-litterature-monde-en-francaisfrancais_a128.html. Cet événement a été suivi de la parution de l'ouvrage intitulé *Pour une littérature-monde* (2007, éd. par Michel Le Bris et Jean Rouaud) dans l'édition renommée Gallimard.



littérature sans résidence fixe. Il s'agit d'une littérature qui fait la relation entre l'esthétique et l'éthique, une éthique qui se consacre de nouveau à l'expérience humaine mais d'une façon très différente d'un Balzac ou d'un Zola. Je cite :

Le monde revient. Et c'est la meilleure des nouvelles. N'aura-t-il pas été longtemps le grand absent de la littérature française ? Le monde, le sujet, le sens, l'histoire, le « référent » : pendant des décennies ils auront été mis « entre parenthèses » par les maîtres penseurs, inventeurs d'une littérature sans autre objet qu'elle-même, faisant, comme il se disait alors « sa propre critique dans le mouvement même de son énonciation ». Le roman était une affaire trop sérieuse pour être confié aux seuls romanciers, coupables d'un « usage naïf de la langue », lesquels étaient priés doctement de se recycler en linguistique. Ces textes ne renvoyant plus dès lors qu'à d'autres textes dans un jeu de combinaisons sans fin, le temps pouvait venir où l'auteur lui-même se trouvait de fait, et avec lui l'idée même de création, évacué pour laisser toute la place aux commentateurs, aux exégètes. Plutôt que de se frotter au monde pour en capter le souffle, les énergies vitales, le roman, en somme, n'avait plus qu'à se regarder écrire (ibidem).

Nous pouvons constater que le manifeste comporte deux objectifs affichés. Premièrement : le manifeste critique vivement une production littéraire postmoderne, qui néglige le contexte historique, notamment le contexte (post)colonial. Deuxièmement : le concept de *littérature-monde* vise à mettre fin à certaines ambiguïtés qui s'attachent à la notion de littérature francophone.

« Le monde revient »

On fait explicitement référence au fait que dans la *Littérature-monde en français* des termes comme histoire ou sujet réapparaissent : « du sujet, du sens, de l'Histoire, faisant retour sur la scène du monde [...] par des voies de traverse, des sentiers vagabonds » (ibidem). Le *Manifeste pour les « produits » de haute nécessité* qui est paru récemment lors des troubles



aux Antilles³, refuse aussi toute sorte « d'épuration éthique (entendre : désenchantement, désacralisation, désymbolisation, déconstruction même) de tout le fait humain » face à un libéralisme économique qui réduit les êtres humains au « consommateur » ou bien au « producteur ». Voici la vision des signataires :

Petits pays, soudain au cœur nouveau du monde, soudain immenses d'être les premiers exemples de sociétés post-capitalistes, capables de mettre en œuvre un épanouissement humain qui s'inscrit dans l'horizontale plénitude du vivant.

Les deux manifestes engagés se rencontrent en partie avec les réflexions de l'écrivain Cécile Wajsbrot⁴. Dans son essai *Pour la littérature* (1999) – malheureusement un texte trop peu considéré – Wajsbrot parle de la crise de la littérature, puisque la littérature est vidée de contenu. La littérature n'est trop souvent qu'une enveloppe vide, pour laisser place à l'écriture, au fait d'écrire. Wajsbrot se distancie d'un concept postmoderne de l'écriture, qui tourne exclusivement autour de lui-même: « L'écriture, par nature, est impuissance » (Wajsbrot, 1999: 11) :

... l'écriture est narcissique et le narcissisme n'a rien de léger, [...] l'écriture se regarde écrire et ne parle que d'elle-même, de sa nature, de ses problèmes – son impuissance. [...] On tourne d'un même geste une page de l'Histoire et une page d'histoire de la littérature, plus de narration, plus d'Histoire, plus de personnages, plus de questions, il reste la structure, il reste l'écriture (ibidem).

³V. <http://www.tout-monde.com/pdf/Manifeste.pdf>, signé par neuf intellectuels antillais dont Glissant et Chamoiseau.

⁴ Cécile Wajsbrot est née en 1954, fille de juifs polonais à Paris. Elle a longtemps vécu tantôt à Paris, tantôt à Berlin. Il n'y a pas longtemps qu'elle s'est décidée de s'installer à Berlin. La fuite, l'exil faisaient partie de son histoire familiale. Sa famille s'est réfugiée en France, d'où le grand-père a été déporté ; on l'a assassiné plus tard à Auschwitz. Sa mère et sa grand-mère échappent de justesse à une razzia. Ce destin et le passé non-assumé de la France, sa collaboration avec l'Allemagne nazie, sont des sujets récurrents dans l'œuvre de Cécile Wajsbrot. Tous les romans de Wajsbrot établissent une relation entre un passé difficile et des histoires individuelles fortes. Le silence et la souffrance de ses personnages résonnent en chaque livre.



Le *boom* du terme « écriture » pour l'époque de l'après-guerre en France résulte selon Wajsbrot du refoulement de Vichy, de la collaboration française avec l'Allemagne nazie :

Notre scène originelle, c'est Vichy, et comme toute scène originelle, elle gît dans la pénombre d'un inconscient qui ne demande qu'à l'oublier. Le refoulement a pris toute la place et sous couvert de théorie littéraire, l'écriture s'est substituée à la littérature – sous prétexte d'intelligence (idem, 27).

Un véritable texte littéraire est, pour Cécile Wajsbrot, uniquement un texte « où l'expérience humaine s'est déposée » et qui dispose d'une « vision du monde » (*ibidem*). La littérature est obligée à témoigner « le son du silence » :

Ecrire, c'est savoir hériter, c'est-à-dire se situer dans une lignée, dans une chaîne d'événements, en l'occurrence, une succession de livres. Ecrire, c'est savoir se situer dans le temps biographique et le temps littéraire. Mais c'est aussi prendre la parole, rompre le silence et porter témoignage (Wajsbrot, 2008: 253).

Après ce petit détour, j'aimerais bien revenir au manifeste « Littérature-monde » Comme j'ai mentionné, le manifeste a au moins deux grands objectifs.

Au-delà du pacte colonial, au-delà du silence

Le deuxième objectif du manifeste est étroitement relié avec le premier autour de la déclaration « le monde revient » et « l'idée de l'humain ». Le manifeste lance un appel clair contre une pensée des catégories, d'un côté les littératures nationales centrales et de l'autre côté les littératures francophones d'une marge politiquement correcte: « Personne ne parle le francophone, ni n'écrit en francophone. La francophonie est de la lumière d'étoile morte. » (*Manifeste pour une littérature-monde*). Il s'agit d'une confession assurée à propos d'une littérature qui se trouve dans un échange continué au niveau global et



local, une littérature qui n'est plus affectée par une culture hégémonique : « le pacte colonial se trouve brisé, que la langue délivrée devient l'affaire de tous ». Il s'agit d'une « littérature-monde » innovatrice portant sur des identités plurielles ou biculturelles, nomades ou diasporiques qui résultent de situations transculturelles. La revendication de l'acceptation de l'existence d'une « littérature-monde » de la langue française est formulée très consciemment dans un contexte postcolonial et émancipateur. Jean-Marie Le Clézio, qui a été honoré du prix Nobel 2008 et qui est renommé pour sa littérature-voyage du monde, met en évidence dans son discours officiel :

Aujourd'hui, au lendemain de la décolonisation, la littérature est un des moyens pour les hommes et les femmes de notre temps d'exprimer leur identité, de revendiquer leur droit à la parole, et d'être entendus dans leur diversité. Sans leur voix, sans leur appel, nous vivrions dans un monde silencieux (Le Clézio, 2008).

Voilà, c'est la différence principale par rapport aux concepts de « littérature-monde » précédents, formulés par exemple au début du XIX^{ème} siècle par Goethe⁵ ou au milieu du XX^{ème} siècle par le romaniste allemand Erich Auerbach⁶. Il s'agissait de concepts qui se référaient encore, malgré leur objectif transnational, à un cadre européen. Cependant la *littérature-monde en français* se bâtit sur les fondations du post-colonialisme.

Conscience historique et Migration

Le manifeste soulève de nouvelles questions sur les enjeux actuels de l'écriture en français. Dans quelle mesure une littérature-monde s'est déjà réalisée ?⁷ Quelle est la vision du monde des signataires du manifeste ?

⁵ *Weltliteratur* chère à Goethe est une littérature européenne, qui résulte d'un esprit transnational et cosmopolite: « Nationalliteratur will jetzt nicht viel sagen; die Epoche der Weltliteratur ist an der Zeit, und jeder muß dazu wirken, diese Epoche zu beschleunigen » (Goethe, 31.1.1827).

⁶ Cf. « Philologie der Weltliteratur » (1952) d'Erich Auerbach : « Jedenfalls ist unsere philologische Heimat die Erde; die Nation kann es nicht mehr sein. » Auerbach a passé la plus grande partie de sa vie professionnelle en exil à Istanbul.

⁷ Cf. par ex. l'anthologie *The Longman Anthology of World Literature* (6 vol., 2004) qui rend hommage d'une façon convenable aux littératures non-européennes.



Comment peut-on relier une conscience historique et collective à une littérature diasporique ?

Pour l'écrivain haïtien Lyonel Trouillot, la langue française « est désormais une langue comme tous les autres, parlée par des millions de personnes qui, appartenant à une même humanité, ne vivent cependant pas les mêmes âges historiques. [...] *Une écriture-monde en français, ce sont des littératures qui expriment ces multiples âges historiques.* » (Trouillot, 2007: 200ss)⁸

On négocie des aspects différents de notre époque actuelle, afin que « *multiples réalités, multiples rêves des humains* » (*idem*: 202)⁹ puissent coexister. Ce qu'on fait ici, c'est le renoncement à une seule vérité. On passe aux actes des postulats postmodernes. Et en même temps, on exige une conscience historique, notamment postcoloniale. L'écrivain haïtien Joël Des Rosiers désigne cette littérature par l'expression *Poétique du déracinement* :

A l'aube du troisième millénaire, le brouillage des identités décentrées et multiples, postmodernes et vengeresses, est accentué par la migration. Des millions de gens ne vivent pas où ils sont nés. Nous sommes des mutants culturels... sans doute comme nous l'avons toujours été. [...] Œuvres, auteurs, personnages, le roman de la littérature se construit aujourd'hui dans l'euphorie du déracinement : bâtardise, syncrétisme sans doute mais sur un fond de mélancolie. Saint-John Perse né à la Guadeloupe, Claude Simon (Madagascar), Le Clézio (île Maurice), Marguerite Duras (Indochine), dont les œuvres sont belles et fortes, [...] (Des Rosiers, 1996 : XIII).

Un contre-discours identitaire apparaît. Jacques Chevrier utilise le terme « migritude » pour faire apparaître autant la rupture avec la *Négritude* que l'assurance de sa continuité :

⁸ C'est l'auteur qui souligne.

⁹ C'est l'auteur qui souligne.

Contrairement à leurs aînés, la nouvelle génération d'écrivains africains est mue moins par la Négritude – le célèbre 'être-dans-le-monde-noir' – que par la 'migritude'. Ce néologisme renvoie à la fois à la thématique de l'immigration, qui se trouve au cœur des récits africains contemporains, mais aussi au statut d'expatriés de la plupart de leurs producteurs [...] (Chevrier: 96).

En comparaison avec la *Négritude*, la *Migritude* néglige la couleur de la peau et souligne la mobilité et le mouvement. L'écrivain franco-haïtien-canadien Emile Ollivier parle du « bon usage de la migrance », une notion, qui marque la perte et la douleur mais aussi le potentiel créatif et libéral d'une existence migratoire. Ollivier souligne en plus l'inquiétude productive que les migrants introduisent dans les pays d'immigration :

J'ai forgé le mot migrance pour indiquer que la migration est une douleur, une souffrance (la perte des racines, d'une certaine 'naturalité') et, en même temps, une posture de distance, un lieu de vigilance. Je vois très bien les pertes que cette situation inflige: le bain utérin, la langue maternelle, le sol, l'éclatement de l'identité, mais dans le même temps, il y a une contrepartie à cette violence et à cette brutalité, celle d'une individualité polyphonique, celle de naître à un univers décloisonné qui est irisation, rhizome, foisonnement, bourgeonnement de vie et de liberté. [...] je dirais que le migrant est la chance des sociétés d'accueil, du fait qu'il est à la fois protagoniste et otage (Ollivier, 2002 :25)¹⁰.

Nouvelle esthétique transculturelle ?

Peut-on parler d'une nouvelle esthétique transculturelle ? *Migritude* ou *Migrance*, quelle que soit la définition, cette poétique des auteurs venant des quatre coins du monde marque la pénétration du savoir occidental par des cultures soi-disant « marginales » ou « périphériques ». Ce bouleversement est caractérisé comme « une poétique du décentrement » (Grassin, 1999: 306), « une poétique de l'hétérogène » (*idem*, 303), « une poétique de l'errance » (Fonkoué, 2006: 152), « une poétique de renversement » (Hess, 2006) ou une « esthétique de l'irruption » (Fonkoué,

¹⁰ C'est l'auteur qui souligne.

2006: 149). Des « littératures de l'intranquillité » (*ibidem*) apparaissent. Joël Des Rosiers crée un « Manifeste pour une poésie impure, même l'ex-île » (Des Rosiers, 1996: 65-69)¹¹ et postule que « le XXI^e siècle sera tribal » (*idem*, 165). Surtout le néologisme « l'ex-île » se réfère au mot « exile » et « île » à la fois. Cela accentue la particularité et l'entêtement culturel de tous les processus transfrontaliers. Tous ces termes décrivent d'une façon emphatique l'originalité d'une *littérature-monde*.

Il y a plus de trente ans que Gilles Deleuze et Félix Guattari avaient dénommé une telle littérature en tant que *Littérature mineure* :

Une littérature mineure n'est pas celle d'une langue mineure, plutôt celle qu'une minorité fait dans une langue majeure. [...] Autant dire que 'mineur' ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie). (Deleuze / Guattari, 1975: 29-33)

Avec Deleuze / Guattari « la petitesse » ne veut pas explicitement dire qu'il s'agisse de « littératures petites ». Ils soulignent des tendances, des contre-forces et des hybridités par rapport à un canon littéraire traditionnel. Deleuze / Guattari veulent échapper à ce canon traditionnel.

Déjà Frantz Fanon insistait dans *Peau noire, masques blancs* sur le fait que, pour tout homme colonisé, la langue étrangère règne au centre de la psychopathologie coloniale : « Tout peuple colonisé – c'est-à-dire tout peuple au sein duquel a pris naissance un complexe d'infériorité, du fait de la mise au tombeau de l'originalité culturelle locale – se situe vis-à-vis du langage de la nation civilisatrice, c'est-à-dire de la culture métropolitaine. » (Fanon, 1971: 14).

Nous rencontrons ici une conception d'identité marquée par une négation, par ce complexe d'infériorité engendré par le processus

¹¹ Cf. « Je suis un homme de déracinement comme valeur de la modernité. Le déracinement autorise l'hybridation, le métissage et l'ouverture aux autres » (Des Rosiers, 1996: 165ss).



d'imitation de valeurs européennes. La *Littérature-monde* intègre cette problématique historique. Mais elle se débarrasse également de cette détermination en transformant la langue de l'ancien colonisateur d'une façon subversive et créative.

Créolisations linguistiques et culturelles

Donc, je parviens aux mouvements littéraires qui ont projeté cette subversion du *français standard*. Dans ce contexte, il faut absolument mentionner le roman *Les Soleils des indépendances* (1970) de l'auteur ivoirien Ahmadou Kourouma. Ce roman a marqué une rupture avec la *Négritude* par l'emploi d'une autre langue littéraire que le *français standard*. Kourouma a révolutionné la littérature africaine, en pliant le français à la syntaxe de sa langue maternelle, notamment le malinké.

Un autre point culminant est le mouvement de la *Créolité*. En 1989, deux écrivains, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant, en collaboration avec le linguiste Jean Barnabé, publient un manifeste intitulé *Eloge de la créolité*. Dans ce texte, ils font l'apologie de l'identité créole et exhortent les écrivains antillais à puiser dans les éléments de la littérature orale (contes, devinettes, proverbes) – qui étaient soit ignorés, soit minorés, soit péjorés et qualifiés de nègres ou de barbares.

Ils réfutent la Négritude – qui véhicule la nostalgie d'une Afrique-mère – et condamnent la départementalisation. Sur le plan littéraire, nous pourrions dire que la *Créolité* est une contre-poétique, une tentative d'échapper à la contrainte de la langue française ; résistance à un « ordre » venu d'ailleurs. Il s'agit pour l'écrivain antillais de faire éclater la langue française par le fait d'utiliser les mots du terroir, de faire du créole sa langue d'expression, d'en arriver à un discours qui sauvegarderait la mémoire collective antillaise.

Développée par Edouard Glissant, la *créolisation* est une réponse et une critique à *L'Eloge de la Créolité*. Quoi qu'il partage leur vision du monde, Glissant leur reproche de ne viser que « l'essence créole ». Glissant



préconise donc la *créolisation*, qui est une ouverture, une rencontre, une hétérogénéité ou une forme du métissage de langues et de cultures. Dans son *Traité de Tout-Monde* (1997), il définit la *Créolisation* comme :

la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments. (Glissant, 1997: 37)

La *créolisation* culmine enfin dans un *Tout-monde* : « Le Tout-monde, c'est la conception du monde sans axe et sans visée, avec seulement l'idée de la prolifération tourbillonnante, nécessaire et irrépessible, de tous ces contacts, de tous ces changements, de tous ces échanges. » (*apud* Ludwig, 2008: 121). Le terme de *relation* permet, selon Glissant, le croisement des bribes disparates et la genèse (ou bien la *digenèse*) d'une identité marquée par des ambivalences et contradictions.

Au lieu de renvoyer à un arbre généalogique, à une *identité racine-unique*, Glissant propose un *imaginaire de l'identité-rhizome* (Glissant, 1997: 21) : « La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre. » (Glissant, 1990: 23) L'*identité-rhizome* se manifeste par l'enracinement et l'errance, l'unité et la multiplicité, le chaos et la cohérence, l'ordre et le désordre. Glissant le salue par le concept du *Tout-monde*. Il appréhende l'univers comme un archipel où toutes les langues et les cultures se complètent et participent au même degré à la marche du monde.

Ces concepts comme *identité-rhizome* ou *tout-monde* font également référence à un refus de considérer l'Autre comme une transparence. Glissant exige « le droit à l'opacité » (Glissant, 1997: 29), c'est-à-dire « le droit de garder son ombre épaisse, c'est-à-dire son épaisseur psychoculturelle » (Mbom, 1999: 248). Cette opacité se montre par exemple au niveau de l'écriture dans l'alternance entre mémoire et silence :

Car la tentative d'approcher une réalité tant de fois occultée [comme la déportation et l'esclavage, N.U.] ne s'ordonne pas tout de suite autour d'une série de clarté. Nous réclamons le droit à l'opacité. [...] l'élan des peuples néantisés qui opposent aujourd'hui à l'universel de la transparence, imposé par l'Occident, une multiplicité sourde du Divers (Glissant, 1997: 14-17).

Savoir mondialisé en question

Pour conclure j'aimerais bien aborder brièvement la problématique du terme *Littérature-monde* face à l'Empire de l'édition parisienne. Le fait que la plupart des auteurs publient à Paris dévoile une dissymétrie économique. Si on veut parler d'une véritable *Littérature-monde* ou, à grande échelle, d'une *Science-monde* (Polanco, 1990)¹², il nous faudrait décidément mettre en question cette pensée d'une Europe comme *Maker of History*.

Il nous faudrait une recherche scientifique qui implique les connaissances des continents de sud. Mais une mondialisation égale en droits, sur un pied d'égalité, d'homme à homme, sous forme d'une *Science-monde* – face aux inégalités globales – reste encore à établir. Jusqu'à maintenant une *Science-monde* fait référence à la mondialisation de la science européenne. Une décolonisation du savoir, de la science, des langues, des imaginaires, des *Humanités* reste encore à créer – Dipesh Chakrabarty exige énergiquement *Provincializing Europe* (2000). Cela implique de sortir d'un rapport de pouvoir fondé sur la domination du monde « occidental » sur le reste du monde. On attend encore une telle déconstruction de l'Ouest¹³.

Il me reste encore à concrétiser : pourrait-on dire que les littératures postcoloniales donnent aux métropoles une nouvelle nourriture ? Ainsi, Celia

¹² J'emprunte la notion de la *science-monde* au scientifique Xavier Polanco. Ce terme implique le développement et l'extension mondiale de la science moderne à partir du XVI^{ème} siècle comme *Science-monde*. Son centre d'origine se trouvait en Europe.

¹³ Cf. Walter D. Mignolo, « Globalization and the Geopolitics of Knowledge : The Role of the Humanities in the Corporate University », *Nepantla: Views from South*, Vol. 4, Issue 1, 2003, pp. 97-119.



Britton dénonce dans son article « Eating their words » la connexion d'une « créativité du Tiers-monde » et de la théorie occidentale: « the main exports to metropolitan France are now pineapples, avocados, rum, bananas – and more recently, *novels*. » (Britton, 1996: 15)

De la même manière, le célèbre philosophe africain, Paulin Hountondji, critique « un réel partage du savoir », car le déséquilibre géopolitique empêche un véritable *Savoir mondialisé* (Hountondji, 2001/2: 1). Il constate la division persistante d'une activité intellectuelle, telle que le colonialisme l'avait fixée. Une activité « qui réservait au Centre le monopole de l'invention et réduisait la périphérie à fournir des aliments pour cette invention et à en appliquer, à l'occasion, les résultats » (*idem*: 5).

Hountondji critique cette division de la science, dans laquelle le sud, la « post-colonie importe du nord ses équipements de laboratoire » (*idem*: 4)¹⁴ et les chercheurs du Nord font uniquement le voyage au Sud pour faire du « terrain » lorsqu'ils se spécialisent, par exemple, dans les études africaines ou orientales. Il ne s'agit donc pas seulement d'ouvrir notre regard sur l'objet, les littératures, mais aussi sur nos propres paramètres de la science et de la théorie. Nos propres modèles théoriques et méthodologiques doivent être sans cesse remis en question.

¹⁴ Cf. « La dépendance massive par rapport aux équipements, à la documentation, aux paradigmes scientifiques produits au Centre entraîne pour le chercheur du Tiers-Monde, et singulièrement d'Afrique, l'obligation de 'partir'. Le voyage vers l'Europe ou l'Amérique, le tourisme scientifique Sud/Nord est désormais partie intégrante d'une carrière normale de chercheur. Ce voyage Sud/Nord n'a ni le même sens, ni le même degré de nécessité que le voyage traditionnel Nord/Sud, nécessaire pour le chercheur occidental pour faire du 'terrain' lorsqu'il se spécialise, par exemple, dans les études africaines ou orientales. [...] Le chercheur du Sud [...] ne va pas au Nord chercher des données empiriques, mais des paradigmes, des modèles théoriques et méthodologiques, des livres, des articles, des équipements de laboratoire, des équipes de recherche nécessaires pour traiter ses données » (Hountondji, 2001/2: 5ss).



Bibliographie

Britton, Celia, « Eating their words. The consumption of French Caribbean Literature », *Association for the Study of African and Caribbean Literature in French (ASCALF)*, Yearbook, 1996, n° 1, pp. 15-23.

Chakrabarty, Dipesh (2000), *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton/Oxford, Princeton University Press.

Chevrier, Jacques, « Afriques(s)-sur-Seine: autour de la notion de 'migritude' », *Notre Librairie. Revue des littératures du Sud*, n° 155-156, pp. 96-100.

Gilles Deleuze / Félix Guattari (1975), *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit.

Des Rosiers, Joël (1996), *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Triptyque.

Frantz, Fanon (1971), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, [1952].

Fonkoué, Abelin (2006), « Identité en métamorphose et émergence du baroque en littérature francophone » in Fridrun Rinner (éd.), *Identité en métamorphose dans l'écriture contemporaine*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, pp. 147-155.

Glissant, Edouard (1997), *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, [1981].

Glissant, Edouard (1990), *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard.

Glissant, Edouard (1997), *Traité du tout-monde*, Paris, Gallimard.



Grassin, Jean-Marie (1999), « L'émergence des identités francophones: le problème théorique et méthodologique », in Albert, Christiane (éd.): *Francophonie et identités culturelles*, Paris, Karthala, pp. 301-314.

Hess, Deborah (2006), *La poétique de renversement chez Maryse Condé, Massa Makan Diabaté et Édouard Glissant*, Paris, L'Harmattan.

Hountondji, Paulin J., « Le savoir mondialisé : déséquilibres et enjeux actuels », 2001/02, in <http://palissy.humana.univ-nantes.fr/msh/afrique/charpar/cfpaulin.pdf>.

http://www.lianes.org/Manifeste-pour-une-litterature-monde-en-francaisfrancais_a128.html.

<http://www.tout-monde.com/pdf/Manifeste.pdf>

Le Clézio, J.M.G., « Dans la forêt des paradoxes », Conférence Nobel, le 7 décembre 2008, http://www.svenskaakademien.se/web/Conference_Nobel_2008_en.aspx.

Ludwig, Ralph (1999), *Frankokaribische Literatur. Eine Einführung*, Tübingen, Narr.

Mbom, Clément (1999), « De l'opacité à la relation », in Jacques Chevrier (éd.), *Poétiques d'Édouard Glissant*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp. 245-254.

Ollivier, Emile (2000), « Et me voilà otage et protagoniste », in *Boutures*, vol. 1, no. 2, février, pp. 22-26.

Polanco, Xavier (1990), « Une science-monde: la mondialisation de la science européenne et la création de traditions scientifiques locales », in Xavier Polanco (éd.), *Naissance et développement de la science-monde – production et reproduction des communautés scientifiques en Europe et en Amérique latine*, Paris, La Découverte, pp. 10-52.



Trouillot, Lyonel (2007), « Langues, voyages et archipels », in : Michel Le Bris/Jean Rouaud (éd.), *Pour une littérature-monde*, Paris, Gallimard, pp. 197-204.

Wajsbrodt, Cécile, « Le Son du silence », in *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, vol. 32, pp. 241-254.

Wajsbrodt, Cécile (1999), *Pour la littérature*, Cadeilhan, Zulma.